

– Dans la Légion?

– Mais non, pour Bucarest! Nous allons entrer dans la danse avec vous. Il faudra bien que notre cocu de Ferdinand y consente. C'est une occasion unique de tomber sur le poil de ces m'as-tu-vu de Hongrois. Nous ne la laisserons pas passer. Nous allons délivrer notre Transylvanie. *Trăiască România Mare!*<sup>1</sup>

C'était donc vrai. Sandy était roumain. On avait oublié depuis si longtemps qu'il devait son accent un peu miaulant à un lointain idiome maternel! L'ami de Diaghilev, l'esthète le plus papillonnant des grandes premières, entonnait *La Marseillaise*, puis un hymne national, celui de son pays sans doute, assez médiocrement musical.

– Le peuple de Paris est splendide de sang-froid et de gaîté, poursuivait-il. Avec un tel peuple, la victoire est certaine. Heureusement, d'ailleurs. Une Europe sous la coupe des têtes carrées, ce serait à se suicider d'ennui. Nous allons lever l'armée de nos admirables paysans.

– Et tu vas réellement partir à la tête de tes admirables paysans, disait en riant Coulomiès, avec un képi en pot de fleurs et un grand sabre?

– Mais bien sûr! Je compte faire mon devoir de patriote, en première ligne... tout au moins en seconde!

Sandy voulait encore une fois se blaguer; mais le trait paraissait déjà conventionnel. La bouche entr'ouverte, le front obtus, Pierre considérait des pieds à la tête ce personnage inconnu. Vandremeule ne prit guère la parole que pour conjurer qu'on renonçât devant lui au champagne que le nouveau patriote roumain voulait

---

1. « Vive la Grande Roumanie » (celle de 1919). (*N.d.A.*)

aller chercher. Coulomiès avait à embrasser quelque petite amie et à boucler sa valise. Dans le vestibule, Pierre ne put s'empêcher de lui demander, presque honteusement :

– Tu étais content de ton *Oiseau de feu*? Les bassons ne jouaient pas trop fort dans la Berceuse? Chez Lamoureux, ils sont un peu lourds, d'ordinaire.

– Les bassons étaient épatants. Tout marchait sur des roulettes. Que veux-tu, c'est foutu pour ce coup-là. C'est foutu aussi pour ton concert de Suisse, mon pauvre vieux. Tu sais, moi, elle ne m'excite pas, leur guerre. Mais enfin, elle ne durera pas toute l'éternité. Et toi, du moins, tu as de la chance, tu restes. Tu n'as qu'à nous gratter de la musique jour et nuit pour les festivals du retour!

Le lendemain, Vandremeule sonna chez Pierre :

– Pierre, je viens te dire adieu. J'ai décidé de m'engager, dans l'infanterie. Je vais aller passer mes dernières heures de liberté chez ma sœur et mon beau-frère, à Versailles. Il y a peut-être une chance pour que cette guerre ne soit pas un crime absurde. Mais je ne pourrai le savoir qu'à l'avant. En attendant, je me demande ce que je commets, si c'est un suicide, si c'est la pire lâcheté de ma vie, ou les deux ensemble.

\*\*\*

La déclaration de guerre de l'Allemagne à la France ne fut plus qu'une formalité, qui passa presque inaperçue. Pierre s'appliquait au civisme, mais à la façon d'un homme bien élevé, qui revêt la cravate et le veston appropriés, pour une visite de condoléances. Il allait

voir presque chaque jour ses parents – à l'ordinaire, il ne se rendait qu'une fois par mois rue de Richelieu, et n'y rencontrait que sa mère. Son frère, le gros Julien, dont la femme allait accoucher pour la cinquième fois, avait été happé par un dépôt d'artillerie lourde. Mme Tarare, minuscule et lugubre, ne cessait de lamenter ces impietables circonstances, et ne devait pouvoir s'interdire d'imaginer une permutation qui, malheureusement, n'était pas admise, entre le père si honorablement fécond que la loi offrait à la mitraille, et le benjamin superflu, qui garant sa peau grâce au calendrier. Le cœur de M. Tarare semblait n'avoir subi aucune nouvelle fêlure des récentes émotions. On pouvait même penser assez justement que le principal souci du chapelier était de protéger son viscère contre les secousses du drame ambiant.

Pierre allait proposer, dans tous les quartiers de Paris, son incompétence bénévole à des services de la Croix-Rouge qui n'avaient besoin de personne et le faisaient savoir avec une certaine hauteur. Il regrettait son indifférence des derniers mois trop comblés à l'endroit de ses *Études* et de ses lieder; n'arrivait pas à se persuader que l'on ne pouvait plus jouer de musique à Lausanne parce que les Français et les Allemands se battaient à Mulhouse – dans cette Alsace-Lorraine, qui d'ailleurs, selon M. Claingel, n'existait pas. Pour en avoir la conscience nette, il avait écrit à Ansermet, ce qui lui valut une réponse où l'excellent chef d'orchestre cachait mal sa surprise devant l'inconscience du jeune compositeur.

Pierre, malgré lui, se représentait cette guerre franco-allemande comme la guerre de Rameau, de Berlioz, de Bizet, de Debussy contre Bach, contre Mozart, Beethoven,

Schumann, Wagner, Schönberg... Sentiment imbécile et enfantin, auquel il importait de substituer une vue juste de la tragédie. Louablement, il essayait de s'éclairer, il s'entraînait au mimétisme social. Mais il apprenait que pour M. Saint-Saëns, qui n'avait cependant rien d'un gamin, cette guerre était bel et bien musicale : on allait se battre et vaincre pour libérer en même temps Strasbourg des casques à pointe et la scène française de ces énormes immondices qui se nommaient *La Walkyrie*, *Siegfried*, *Les Maîtres chanteurs*, *Parsifal*. Place nette pour ces vrais chefs-d'œuvre de chez nous, *La Princesse jaune*, *Phryné*, *Le Timbre d'argent*, *Proserpine*, c'est-à-dire les innombrables opéras de M. Saint-Saëns. Pour eux aussi sonnait l'heure de la revanche sur les iniques fous que leur avait infligés la teutonisation du goût français.

Les journaux citaient, en termes d'ailleurs variables, un manifeste frénétiquement belliqueux des intellectuels allemands, signé, hélas ! par Weingartner et par Richard Strauss. Pierre en souffrait, comme de la trahison ou de la déchéance de l'ami le plus vénéré. Mais il n'aurait pas moins souffert, et il le savait, de lire les noms de Fauré, de Debussy, de Ravel, sous les diatribes françaises de la même encre, que multipliaient les académiciens. La haine pouvait-elle s'indigner sincèrement d'une autre haine ? « Ah ! pardon ! Le pangermanisme a donné le *la* ! » Alors, c'était donc entre nations, entre grands esprits, comme dans les petites classes où les moutards se décochent des coups de pied : « M'sieur, c'est pas moi ! C'est lui qui a commencé ! »

On stigmatisait chaque matin avec une plus frémissante violence les atrocités allemandes en Belgique. Mais Pierre se rappelait les paquets de vieux illustrés qu'il

feuilletait chez son père, au temps de Condorcet, pour y découper des portraits de musiciens. Les mêmes épithètes horrifiées, les mêmes condamnations éternelles avaient servi, quinze ans plus tôt, pendant la guerre des Boers, contre la barbarie des Anglais, devenus nos admirables alliés.

Comme au temps des Grandes Compagnies, on redoutait l'isolement, le brigandage et la famine dans les campagnes. De toutes les plages, toutes les villes d'eaux, toutes les maisons de vacances, les Parisiens refluaient dans l'enceinte de la cité. Claire était donc rentrée, et Pierre courait à leur premier rendez-vous, avec une grande faim de baisers, de doux et électriques frôlements. L'amour l'emportait sur la sinistre Histoire. Claire était là. Il l'entourait déjà de ses bras. Mais elle se dégageait, en lui dérochant son visage. Ah! ça, la guerre la métamorphosait, elle aussi?

– Mais, Claire, qu'as-tu?

– Rien... Mais il ne faut plus m'embrasser.

– Mais pourquoi? Parce que c'est la guerre?

– Oui... Pierre, tu te rappelles, quand nous nous parlions de nos fenêtres, et que tu me demandais si j'avais fait le vœu de rester enfermée? C'est peut-être cela qui m'a donné l'idée... J'ai fait un vœu, celui de ne plus t'embrasser et de te défendre de m'embrasser, jusqu'à ce que mon frère Daniel soit revenu de la guerre. Il faut que tu fasses ce vœu, toi aussi.

– C'est une idée très émouvante... Mais Claire, si la guerre dure cinq mois, six mois?

– Papa dit que la guerre ne va pas durer longtemps, et que tous les grands industriels sont de son avis. Il est

très inquiet. Les soldats sont très braves, mais les généraux sont mauvais. Papa a peur que nous ne soyons battus très vite. Maman espère qu'il se trompe, et moi aussi. Ce serait certainement terrible d'être vaincus. Mais je n'ai pas fait un vœu pour la victoire. Je l'ai fait pour que Daniel revienne, et j'y crois. Tu vois bien que ce n'est pas parce que je t'aime moins, au contraire. J'ai fait un vœu pour ce qui m'était le plus difficile. Mais j'ai peur maintenant que ça ne soit trop difficile. Alors, nous ne nous reverrons que dans huit jours.

Pierre avait rencontré Thouzin, qui gardait des voies du côté de Charenton. La guerre, qui possédait ses bouffons comme toutes les tragédies, en avait fait un tourlourou de café-concert, les oreilles décollées par un képi trop grand, avec un gigantesque falzar rosâtre et un rase-pet bleu lessive à gros boutons de cuivre. Thouzin, ricanant, semblait sadiquement joyeux d'attester par son aspect l'aberrance universelle. Il sentait l'absinthe à dix pas, et l'on se demandait assez tristement si l'on n'avait pas pris quelquefois pour le plus beau feu de sa mélomanie de vulgaires lueurs de Pernod.

Déjà, sur maints trottoirs, des commères supputaient sans bienveillance l'âge, les épaules et la santé de Pierre : « Encore un gigolo qu'a le cœur trop fragile pour porter le sac ! » Ces invectives rendaient le garçon au sentiment aigu de sa chance, et on doit dire qu'il la savourait. À dix-neuf ans moins quatre mois, en août 1914, quand la bataille immense et sûrement décisive grondait à travers les lignes officielles du communiqué, il devait une fameuse chandelle au sort, et au chapelier géniteur.

Mme Hartmann-Walter l'avait requis pour le foyer des réfugiés luxembourgeois dont elle venait de prendre

la présidence. Mais les réfugiés luxembourgeois se faisaient attendre, à Paris du moins, et l'on commençait à juger avec sévérité ce peu d'empressement à l'exode : « C'est tout allemand, dans le Grand-Duché. » Pierre passait ses après-midi dans de vagues besognes de correspondance et d'organisation préliminaire. En rentrant chez lui, le soir, il rouvrait son piano et ses manuscrits. Quelles raisons existait-il de ne plus écrire de musique? Claire, malgré son étrange mais touchante superstition, n'était pas moins jolie ni moins amoureuse, les sonates de Beethoven moins puissantes et moins nobles, et moins stimulante l'alchimie de Schönberg. Si la défection de Sandy avait hélas! interrompu, pour combien de temps? *L'Ode à la musique*, les accords et les rythmes de la *Sérénade* l'attendaient, ils semblaient être sur la page comme des danseurs en scène, immobiles dans leurs élégantes attitudes, mais prêts à bondir de nouveau au premier signe de leur chef.

Cependant, Pierre reposait son crayon. Il rentrait d'ordinaire dans sa musique quittée la veille comme dans un clocher encore tout vibrant de ses carillons. Cette fois, les cloches étaient muettes. Il était sûr de n'avoir rien écrit jusqu'ici de plus neuf, de plus vivant et de plus savoureux que cette *Sérénade*. Mais les danseurs demeuraient sur place, figurants d'une fête figée dont Pierre ne se rappelait plus le sens.

Pourquoi donc? Il commençait à savoir lire le style militaire. Celui des derniers communiqués était très fâcheusement nuageux. La grande bataille des frontières se déroulait mal, et tout Paris, toute la France le pressentaient. Certes, Pierre n'était pas indifférent. Il déplaçait chaque matin et chaque soir, avec le même

petit décrochement du cœur, les journaux qui lui apprendraient peut-être l'heureuse surprise, le succès bien tangible qui allégerait tous les esprits. Pourtant, ce sentiment n'était pas vital au point d'étouffer en lui toute autre voix. Il savait que la perte ou le gain d'une guerre ne concernaient pas sa musique, qu'une belle trouvaille d'harmonie était plus importante pour elle que la victoire ou la défaite des armées françaises.

L'échec en Belgique ne laissait plus de doute. Les Français se repliaient sur leurs positions de départ.

« Sur tout le front, de la Somme aux Vosges... » Holà ! Ce n'était plus l'échec, mais l'invasion. Sursaut, crampe à la gorge. Avant huit jours peut-être, l'ennemi, l'étranger défilerait dans Paris. Pierre s'arrêtait longuement sur cette image. Elle était humiliante, menaçante. Mais à l'heure même où les uhlands déboucheraient sur la Concorde, il pourrait être à son piano, en pleine création d'une symphonie magnifique, triomphale. Il n'y avait, raisonnablement, aucune force au monde qui pût empêcher cela. Et cependant, cette force existait. L'artiste avait beau se sentir libre, l'angoisse et la peur de tout un peuple l'assiégeaient, l'écrasaient, et imposaient silence à l'esprit créateur.

Les Allemands avaient franchi l'Oise, dépassé Soissons. Ils étaient à la Ferté-Milon, marchant droit sur la capitale. Malgré la fuite d'une quantité de familles, l'irruption lamentable et confuse des réfugiés, Paris gardait un air de calme grave. Mais on le sentait rétracté, aux aguets, dans l'attente du cyclone qui allait dévaster le plus beau ciel bleu. Sous ce ciel, la majesté de ses palais, de ses dômes, de ses tours, devenait effrayante.

C'était le 2 septembre. Pierre avait rôdé depuis le matin, chassé de son logis par ce souffle de désastre, entièrement possédé par ce spectacle lumineux et terrible : les Allemands étaient à Senlis, le gouvernement venait de décamper en direction de Bordeaux. Vers cinq heures du soir, après avoir somnolé un moment, Pierre, fade et vide, s'apprêtait à redescendre aux nouvelles. On sonna à sa porte. C'était Claire qui entrait, dans une robe toute noire, à la fois trop courte et trop large, et avec un chapeau de crêpe, posé au hasard, et d'où s'échappait follement un voile de deuil. La petite figure était exsangue :

– Pierre, mon frère a été tué dans la bataille de Belgique. Son commandant qui est blessé dans un hôpital à Versailles vient de l'écrire à Papa. Il y a des morts, des morts partout. Les Allemands ont écrasé les soldats français. Ils arrivent. On va défendre Paris jusqu'au bout. Je pense que nous allons mourir nous aussi, toi et moi, tout le monde peut-être. Je veux te connaître, et que tu me connaisses, avant de mourir.

– Claire ! Mais qu'est-ce que tu dis ? qu'est-ce que cela veut dire ?

– Tu dois bien savoir, mieux que moi, ce que cela veut dire.

Elle s'étendit elle-même sur le lit. Il demeura quelques instants agenouillé près de ses pieds. La stupeur, la joie, le désir et l'effroi le paralysaient. Il ne profiterait pas de cette douleur. Il fallait la relever, l'apaiser avec une grande douceur, la reconduire. Mais son corps était là, il ne pouvait plus s'empêcher, si timidement que ce fût, de le saisir. Et malgré sa pâleur et sa faiblesse, elle parlait, d'une voix précise et calme :

– Enlève-moi cette robe. Je n'en ai pas le courage... Tu as déjà été avec des femmes, n'est-ce pas? S'il y a quelque chose que je dois faire, dis-le-moi.

Il allait donc la prendre, aussi délicatement et amoureusement qu'il relevait la robe et ce jupon, qu'il abaisait ces dentelles. Il saurait se commander, se freiner... Mais la proie était si tendre, si odorante, abandonnée sous ses mains et ses yeux avec une si étourdissante impudeur... La rage sexuelle le saisissait, précipitait tout. À peine venait-il d'oser le premier effleurement; et voilà qu'il besognait à force, écœuré de sa maladresse, mais se refusant tout répit, acharné à vaincre, affolé à la voir souffrir. Agrippée aux barreaux du lit, elle se laissait déchirer avec courage. La complice de ce coït animal, le témoin de ces assouvissements éhontés, la victime écartelée de cette chirurgie têtue, était-il possible que ce fût encore Claire? Enfin, il la lâcha, et se laissa tomber à son côté. Autant qu'il se pouvait, elle avait été obéie. Leurs nerfs étaient rompus. Elle éclata en sanglots :

– Mon frère a été décapité sur son canon... par un boulet... J'ai entendu quand Papa l'a dit à Ernest, le chauffeur... Il était courageux, je savais qu'il le serait... Son canon a été le dernier à tirer... Les médecins sont près de Maman. Tout le monde à la maison est comme fou. Tous les soldats de Daniel sont morts aussi. Je me suis sauvée, si j'étais restée, je me jetais par la fenêtre. J'avais tellement mal qu'il fallait que je coure. Je suis allée m'acheter ce chapeau et cette robe, je ne sais plus où. Il fallait que je fasse quelque chose, tout de suite, quelque chose qui changeât tout, et parce que j'avais de plus en plus envie, depuis que j'étais revenue à Paris, de faire ça avec toi. Mais maintenant, c'est fini, et Daniel est mort.

Ils mêlèrent longtemps leurs larmes. Ils s'apaisèrent peu à peu, las et tristes, s'embrassant et se cajolant comme des enfants. Mais nue contre lui, sous ses mains, cette enfant devenait pareille à toute femme. Et dans l'ombre, lentement, suavement, avec ses caresses repentantes et désespérées, il parvint à lui donner enfin le plaisir.

Le lendemain, la limousine des Pradel emportait Claire loin vers le sud.